

Introduction

Mireille Calle-Gruber, Gilles Declercq, Stella Spriet

*R*encontre est le mot. « Un beau mot », dit Pascal Quignard, « c'est la contrée, l'être auprès, l'être près du *prae*, c'est la *praesentia*¹ ». Un mot plus adéquat que jamais pour dire l'espace où l'événement arrive entre l'écrivain, les artistes – peintres graphistes musiciens-compositeurs chorégraphe metteur en scène –, et les critiques universitaires, tous conviés en Sorbonne, autour de l'œuvre de Pascal Quignard, conviés dans l'intense présent, pendant trois jours, de l'être-auprès. Et chacun est porté, projeté à l'avant de soi, vers l'écoute, l'image, l'attente de l'inattendu.

Certains ont choisi de rester dans la parole performative, comme Philippe Bonnefis et Danielle Cohen-Levinas ; ou de se tenir non pas dans le commentaire mais dans l'œuvre peint, comme Marie Morel que l'on retrouve au travail de l'atelier (DVD et Cahier iconographique)². Nous avons d'autre part, considérant qu'il manquait une dimension, invité l'historienne Arlette Farge à rejoindre notre ensemble.

Disons-le d'emblée : ce qui fait la puissance extraordinaire de tous les textes réunis ci-après, c'est leur nouage en un dialogue bondissant d'un interlocuteur à l'autre. C'est la faculté d'accueil et de relance qui insuffle et compose leur articulation.

Cela tient d'abord à la relation toute personnelle que Pascal Quignard a avec les arts. La musique et la peinture, il les *vit*. Elevé dans une famille d'organistes, il a très tôt travaillé le piano et le violon ; puis l'alto puis l'orgue puis le violoncelle ; il compose, puis brûle toutes ses œuvres. Au décès de sa grand-tante, en 1968, il reprend les orgues de la ville d'Ancenis. Pas pour longtemps toutefois : il va bientôt rejoindre à Paris, à l'invitation de Louis-René des Forêts qui a reçu son premier écrit sur *La Délie* de Maurice Scève, les poètes de la revue *L'Ephémère* (Alain Veinstein évoque ci-après cette époque)³.

L'entrée en littérature n'empêche pas la musique : Pascal Quignard confie même qu'un morceau musical accompagne l'écriture de chacun de ses livres ; en appelle les voix ; en organise le plan. Dans les années 1990, ce sera la belle aventure de l'art baroque, la création du Festival international de Versailles où il s'engage, la complicité avec Jordi Savall et le tournage du film d'Alain Corneau *Tous les matins du monde*. De la peinture, il a également une expérience vive :

1 « Alain Veinstein témoin de Pascal Quignard », voir *infra*, p. 257-266.

2 Voir *infra*, Lucas Faugère (éd.), « Cahier iconographique » (p. 273 et suivantes) et *DVD-Supplément* (table p. 275). Réalisés avec le concours de Jean-Louis Young (CIR-Sorbonne Nouvelle) et d'Eugenio Prieto Gabriel (Photographe-Sorbonne nouvelle).

3 Voir *infra*, p. 259-260.

pendant quatre ans, il travaille sur divers supports, tissu, bois, verre, toile, tapisserie ; puis il brûle toutes ses œuvres. Cependant, la littérature ne cesse pas de susciter des images et Pascal Quignard, on peut le constater avec le cahier photos ci-joint, fait affleurer sur la page d'écriture lavis, dessins et collages, où la scène des phantasmes prend autrement corps. Les très beaux manuscrits de *Tous les matins du monde* et de *Boutès* ici, ainsi que l'intégral dossier de la genèse de *Boutès* qui fait l'objet d'un volume complémentaire publié conjointement¹, témoignent d'une véritable poétique de l'archive chez l'écrivain. Lettres et ombres, formes et lignes conjuguées parcheminent les feuillets et esquissent dans la matière tremblée des mondes engloutis. Quelque chose peut-être comme le rêve du Jadis qui hante l'œuvre entier de Quignard.

Ce lien étroit qui associe en lui le visionnaire et le lettré pose en des termes nouveaux le rapport entre la littérature et les arts. Rien n'est plus séparé : sur la table de travail de l'atelier ou de la chambre d'écriture, l'hybridation des techniques a cours, et du dispositif spatial. Non seulement les fresques de Pompéi et les textes gréco-latins nourrissent la méditation du *Sexe et l'effroi*, non seulement les azulejos du palais Fronteira inspirent le récit halluciné de *La Frontière*, et les tableaux de Georges de La Tour donnent à la narration des vertus de nyctalope, mais en outre, ces écrits composent avec ces œuvres, auprès d'elles, un monde de présences souterraines où prennent racines les langues et les imaginaires. L'énigmatique contrée de l'être que l'on n'approche que par la pesée des corps et des matières.

Le rapport de Pascal Quignard à la danse, à la chorégraphie et à la théâtralité est à cet égard significatif : sur sa nouvelle « La voix perdue », Angelin Preljocaj crée *L'Anoure* (1995), un spectacle « où le texte et la danse coexistent à égalité sans que l'une illustre l'autre² ». Plus révélatrice encore est la fascination de l'écrivain pour le Butô. Exemple, il y a son texte *Medea*, écrit pour Carlotta Ikeda, qu'il lit sur scène, texte sublime, écrit en langues, déclinant l'écho des noms et des mythologies, et qui porte Medea à l'intérieur, vers la méditation, la tient dans le cri avant que le cri ne crie. Puis dans l'angle obscur de la scène, l'écrivain-lecteur-Quignard assiste à la lenteur foudroyante de la danse de Carlota Ikeda : l'immobile bolide du corps de Carlota dans l'invisible calcul des nerfs et l'arrachage de ses peaux. Astronomique, sidérale et désidérée Medea. Et désertée³...

C'est dire qu'il faut à Pascal Quignard et à ses partenaires l'alliance des Lettres et des Arts pour pouvoir explorer la question ontologique : ses doutes, ses impensés, ses apories. Pour reposer inlassablement l'interrogation de la nuit originelle, constitutive de l'être. Il dit : les « trois nuits » ; les nomme : « nuit utérine », « nuit terrestre », « nuit infernale⁴ ». Et tous les textes et les images du monde ne sauraient substituer l'image manquante, car elle n'est elle-même que le cache de la nuit. Tout au plus pourront-ils faire « un pas de plus vers la source de l'effroi que

1 Pascal Quignard et Irène Fenoglio, *Sur le désir de se jeter à l'eau*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011. Ce livre présente l'archive commentée du livre de Pascal Quignard, *Boutès*, Paris, Galilée, 2008.

2 Angelin Preljocaj, *L'Anoure*, Figaroscope 01/11/1995. Le film de la chorégraphie a été projeté durant le colloque.

3 Pascal Quignard, *Medea*, Bordeaux, Ritournelles, 2011. La postface est de Marie-Laure Picot.

4 Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle* (2007), Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2009, p. 7.

les hommes ressentent quand ils songent à ce qu'ils furent avant que leur corps projetât une ombre dans ce monde¹ ».

« Ainsi y a-t-il une nuit éminemment sensorielle, totalement sensorielle, qui précède l'opposition astrale du jour et de la nuit. Il y a une nuit avant qu'apparaisse à nos yeux le soleil au débouché de la parturition. Nous procédons de cette poche d'ombre. L'humanité transporta cette poche d'ombre avec elle, où elle se reproduisit, où elle rêva, où elle peignit². »

C'est donc vers les secrets de la poche d'ombre, vers les obscures grottes de l'imaginaire et de la pensée (la moindre lettre, le moindre mot fait grotte dans le texte. « Peindre c'est intérieur », dit Marie Morel)³ que Pascal Quignard et ses amis ont tourné leur attention ; poursuivant, en écho aux analyses universitaires, leurs réflexions croisées : « De la création » avec Valerio Adami ; « De l'amitié » avec Pierre Skira ; « De la phrase » avec Michaël Levinas ; « De l'espace » avec Valère Novarina ; « De l'oubli » avec Jordi Savall. Ces domaines, d'une gravité et d'une beauté exceptionnelles, offrent un abord facile grâce à la forme dialoguée et à l'organisation en contrepoint des textes du volume. Tous s'accordent pour sonder les aveuglements, s'efforcer de voir ce qui n'est pas visible, entendre ce qui n'est pas audible du fait de nos dressages intellectuels. Ils s'efforcent de retordre ces grands problèmes à la forge de la langue, redonnant aux mots une trempe fortement politique.

Par suite, avec les lois de l'hospitalité qui régissent les compagnonnages artistiques, une topologie nouvelle se dessine. Une véritable *contrée* où œuvrer de conserve. Valerio Adami écrit : « Il existe un "terrain vague" entre le signifié et le signifiant, la peinture doit se l'appropriier⁴ ». On peut étendre la remarque : le « terrain vague » entre la littérature et les arts est le lieu qu'ils investissent ensemble pour faire œuvre/opéra. Où s'engendrent des pratiques rares : la calligraphie de la lettre d'Adami adressée à Quignard ; l'écriture dessinée du poème latin de Quignard *Inter aérias fagos* par Adami ; ou encore les portraits que celui-ci élabore de celui-là à la gomme et au crayon ; ou à l'encre. La mise en page et en livre par les dispositifs conjugués de la typographie du récit (Quignard) et de la gravure en taille-douce (Skira) de *L'Amour conjugal*⁵ : le choix de la casse, les fontes du faux-titre, le travail de la lettrine, du frontispice, la vanité tirée pleine page, font jouer les frontières du trait de toutes sortes. Rare, et précieuse, est aussi la remontée dans le temps que Pascal Quignard fait avec Jordi Savall pour en ramener vers nous les oubliées : les partitions de Sainte-Colombe et de Marin Marais ; la viole de gambe, instrument *redivivus* grâce aux recherches musicologiques de Jordi (le DVD inclus dans le présent volume permet de partager le moment exceptionnel que fut, au cours de cette rencontre, la leçon de musique puis le concert de Jordi Savall dans l'amphithéâtre Louis Liard en Sorbonne). Et avec les voix perdues, il n'oublie pas de ramener l'oubli.

1 *Ibid.*, p. 8.

2 *Ibid.*, p. 9.

3 Marie Morel, *Entretien*, in Artothèque Antonin Artaud, Cahier 39, mars avril 2005, np.

4 Valerio Adami, *Dessiner. La gomme et les crayons*, Paris, Galilée, 2002, p. 48.

5 Pascal Quignard et Pierre Skira, *L'Amour conjugal*, Paris, Patrice Trigano, 1995.

Il n'est pas étonnant que le dialogue avec Michaël Levinas ait porté sur l'opéra, forme que le compositeur aborde selon un génie particulier, et dont il souligne les subtils passages : de la prosodie textuelle au chant, aux voix et, conséquemment, à la scénographie. Pas étonnant non plus que la contrée où se rencontrent Pascal Quignard et Valère Novarina, soit aussi l'opéra et l'opérette ainsi que le Butô et le Nô dont ils ont même admiration ; et où la variable localisation des points d'émotion démembré les phrases et déconstruit la théâtralité scénique.

Bref, la contrée incertaine, toute à voyager et à semer, des lettres et des muses, n'est pas un lieu de tout repos ni de reconnaissance, et surtout pas d'institution. Au contraire, elle donne lieu aux défaillances, aux nuits, aux appels. A l'étude. Pascal Quignard se tient au large des arts : à distance des règles de l'esthétique convenue, guettant les invites au bouleversement, les traits de la peur et de l'effroi dans les œuvres, comme on se guette dans un miroir. De Marie Morel – Marie Morel peint mais ne parle pas de ses tableaux : elle est, ci-après, admirablement présente par la reproduction de ses toiles ; admirables car c'est en effet la distance du loin-près qui anime la position du spectateur –, Pascal Quignard écrit : « C'est ainsi que ceux qui créent longent leur peur. Ici, là, là-bas. Hier, da, dort. Mais, il suffit d'un pas de côté, ils sombrent. [...] Ils ne peuvent donner la raison de la passion qui les anime mais, loin de leur peur, ils ne seraient pas vivants¹ ».

C'est cela qui arrive dans la contrée de « l'être auprès » : *le vivant de la vie*. Peu importe dès lors qu'ils aient ou non déjà fait œuvre ensemble : avec Novarina, avec Levinas, Pascal Quignard *ouvre* un passage. En fait, ils sont, avec également Jordi Savall, Alain Veinstein, Marie Morel, une génération de créateurs qui infléchissent l'histoire des représentations. Et qui changent le monde.

Nous voulons exprimer notre gratitude à Pascal Quignard d'abord dont le charisme a éclairé les échanges ; et à tous ceux et celles qui ont accepté de participer au vif de la vie studieuse que les artistes nous apportent. Sans oublier l'exposition organisée par la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, ni le concert du groupe vocal Camera Sei qui scanda la lecture de Pascal Quignard dans les Salons du Rectorat.

Notre gratitude également va à ceux qui ont assuré la préparation et le déroulement des rencontres : Patrick Belmonte à la Maison de la Recherche ; et l'équipe du Centre de Recherches en Etudes Féminines & Genres / Littératures Francophones : Anaïs Frantz, Sarah-Anaïs Crevier Goulet, Elodie Vignon, Elsa Polverel, Lucas Faugère.

Auprès de Pascal Quignard, il y a eu intense présence et sur toute chose un regard inoubliable. Un regard poétique, comme l'est tout acte d'hospitalité digne de ce nom. Quelque chose comme « l'idée de l'Université », « l'universel de l'Université », dans sa tâche d'ouverture et de recherche libre s'en est trouvé grandi.

De cela qui a eu lieu entre nous et qui continue à faire vibrer chacune des lignes qu'on lira ci-après, c'est peut-être Pierre Skira qui dit le mieux le privilège qui fut ainsi le nôtre : « J'ai appris de Pascal Quignard qu'il n'y a pas de regard d'homme à homme mais un regard de dépassement² ».

1 Pascal Quignard, « Les trois personnages de l'espace » in Catalogue Marie Morel à la Halle St Pierre, éd. Chalut-mots, 2009, p. 9.

2 Pierre Skira, « De l'amitié », voir *infra*, p. 99-103.